

Le sport dans *Le Monde*

François Simon

*Ancien responsable
de la rubrique sport
du Monde de 1970 à 1977*

Europe 1 et *Le Monde* s'allient pour la Coupe du monde de football de juin 2002. Cet événement, car c'en est un, cette alliance entre une radio grand public et le quotidien français réputé le plus « sérieux », donne la mesure de l'évolution de la place dévolue au sport dans ce journal. La nouvelle a été rendue publique au cours du mois de mai 2002, mais le changement ne datait pas de ce jour. « *Ce qui a pu suspendre cet insidieux lecteur à une époque est désormais approuvé* », pouvait déjà affirmer, en janvier 2002, le responsable de la séquence englobant la rubrique sportive. Comme s'il venait de ponctuer un parcours vieux de près de 60 ans.

Lorsque *Le Monde* paraît, le 18 décembre 1944, les restrictions pèsent encore lourd sur la vie des Français : 160 grammes de viande par semaine, 90 grammes de charcuterie, pas de textile, pas de chaussures, pas de charbon. Et pas de papier ! Les journaux s'impriment sur une page recto verso. *Le Monde* plie sa feuille en deux pour fournir un « quatre pages ». Deux ans plus tard, il paraîtra sur huit pages pour un tirage moyen d'à peine plus de 100 000 exemplaires. Avec si peu de surface à imprimer, on comprend que l'essentiel des articles soit consacré à ce qui fait le fonds de commerce du quotidien : la politique étrangère et intérieure, l'économie, la culture. De sport, il n'en est question que de façon anecdotique. C'est du bout de la plume que l'on signale les galas ou les manifestations sportives en faveur des œuvres de bienfaisance (anciens prisonniers ou

blessés de la 1^{ère} DB, par exemple). On s'intéresse aussi à la culture physique.

Pourtant, un ancien du *Temps* (journal sur les ruines duquel s'est installé *Le Monde*), Olivier Merlin, propose l'instauration d'une rubrique sportive dès juillet 1945. « *Pourquoi pas?* », se contente de répondre le fondateur du journal, Hubert Beuve-Méry. Ce dernier n'a rien contre les activités sportives. Lui-même pratique l'alpinisme, escaladant les sommets alpins en compagnie d'un guide célèbre, Gaston Rébuffat. Mais l'idée de parler du sport comme on parle du théâtre ou du cinéma ne l'avait pas préoccupé.

Passionné de tennis, de boxe et de moto, Olivier Merlin est d'abord connu comme un adepte de la danse. Chronique qu'il tient dans *Le Monde*. C'est un journaliste hors pair sous la plume duquel tout mûrit. Grâce à lui, une nouvelle rubrique est née, « La vie sportive », qui va aller son bonhomme de chemin avec parfois de brusques mutations.

Avec les moyens du bord

Dans les premiers temps, les moyens font défaut et les envoyés spéciaux manquent à l'appel. Qu'à cela ne tienne. Pour suivre le Tour de France cycliste, Alain Sanier téléphonera de postes de gendarmerie en postes de gendarmerie, glanant à chaque fois des informations sur la course que voient passer les pandores, y ajoutant au besoin des anecdotes météorologiques pour agrémenter son papier.

À cette époque, le sport est mis en scène dans un style littéraire. Olivier Merlin fait feu de toute aventure. Il racontera, par exemple, comment maintenir l'équilibre d'une moto dont le pneu arrière vient d'éclater. Tout simplement parce qu'il roulait sur la dite moto. Le ton aristocratique donné à cette rubrique donnera à penser que *Le Monde* ne s'intéresse qu'aux disciplines « de luxe », comme le golf ou le tennis. Idée fautive mais qui aura la vie longue. Le départ de Merlin, en 1954, sonne le glas d'une époque.

Les gars de la télé

Arrive Raymond Marcillac, qui va mener de front la rubrique sportive du *Monde* et le service des sports de la télévision française. Le sport de haut niveau devient à l'honneur François Janin, Jean Marquet et même Léon Zitronne (tous collaborateurs de l'ORTF) y remplissent les pages du lundi qui prennent l'allure d'une *feuille* en modèle réduit. La

boxe, la natation, l'automobile, le rugby, l'athlétisme y sont vus sous l'angle de la performance et des records.

Pris dans le scandale de la publicité clandestine, Raymond Marillac sera remercié. Sous la férule de Jean Marquet, « l'équipe télé » poursuivra un temps la même politique. Jusqu'à ce que Jean Planchais, chef des informations générales, poussé en cela par son adjoint Pierre Trey, vienne nous déloger du secrétariat de rédaction pour nous mettre à la tête de la rubrique.

Leur idée était de rendre le sport à des journalistes maison, d'en finir avec cette sorte de « sous-traitance » qui défigurait quelque peu le journal. Justement, dans cette rubrique, nous y trouverons, outre un vieux briscard de courts de tennis, Gérard de Ferrier, un jeune confrère frais émoulu du Centre de formation de journalistes, Michel Castaing. Il sera la cheville ouvrière de la nouvelle formule qui va permettre de mettre le sport au diapason de l'ensemble du journal. La page du lundi ne sera plus une mosaïque de résultats commentés plus ou moins longuement. On développera trois ou quatre thèmes, calant les résultats secs en bas de page. On privilégiera le regard journalistique, fût-ce au détriment du regard de spécialiste.

Dans la foulée de mai 68

Plusieurs éléments vont concourir à cette métamorphose. Notons, sans ordre de préférence, l'arrivée à la direction du journal de Jacques Fauvet, le grand choc de mai 68, la contestation des valeurs du sport de haut niveau. Très intéressé par le sport, le rugby notamment, Jacques Fauvet est un inconditionnel du Tournoi des cinq nations dont il ne manque aucune retransmission télévisée. Adeptes du footing, le directeur du *Monde* veut bien que l'on magnifie le sport amateur. Il n'en approuvera pas pour autant toutes les initiatives des nouveaux rédacteurs de la rubrique. C'est que mai 68 vient de bouleverser les mentalités et que l'heure est à toutes les audaces (ce qui, dans « le grand quotidien du soir » a tout de même ses limites !). Que veut-on faire ? Tout simplement traiter le sport comme on traite les autres informations dans *Le Monde*. En investiguer tous les aspects, tant au plan politique qu'économique, psychologique, voire artistique.

Sur ce dernier point, on verra Bertrand Poirot-Delpeche couvrir en critique de théâtre qu'il est le match de boxe opposant le fils de Marcel Cerdan à un certain Lopopolo. Et Claude Sarraute sortir de sa rubrique « soirées parisiennes » pour rendre compte du championnat du monde de boxe Bouttier-Monzon. Initiatives qui firent grincer quelques dents.

Pas celles d'Olivier Merlin, rappelé en tant que pigiste pour suivre le tennis. Ni celles de Jean Lacouture, lyrique reporter des matches de rugby. Deux belles plumes au service du sport.

Des combats d'arrière-garde

L'intrusion de l'argent dans les compétitions est dénoncée sans relâche, non sans une pointe de coquetterie, parfois. C'est ainsi que le cheval de course Morning-Light, rebaptisé Moet-et-Chandon par ses nouveaux propriétaires, ne sera jamais appelé sous ce nom, mais sous celui d'ex-Morning-Light. C'est ainsi que Michel Castaing s'indignera devant les premières installations de boutiques dans l'enceinte de Roland-Garros. Sous ce titre vengeur : « *Les méchants dans le temple* ». C'est ainsi qu'apparaîtra la signature de Pierre Georges en pied d'un article intitulé : « *Les anges dans la mission* ». Il s'inquiétait de l'apparition de quelques joueurs américains dans les équipes de basket. À voir ce qu'il en est aujourd'hui, on reconnaît qu'il s'agissait là de combats d'arrière-garde. Des combats à mener, n'en soulignait pas moins Jean Lacouture. Les recrutements, dont ceux de Gérard Albouy ou de Raymond Pointu, se faisaient sur cette base.

Sans trop négliger pour autant le sport de haut niveau, les rédacteurs du *Monde* ont quelque peu affolé certains confrères en allant suivre des compétitions de chef-lieu de canton, en multipliant les reportages annexes, en cherchant des angles inattendus, comme de seulement parler de l'arbitre au terme d'un match insipide où lui seul avait su se faire remarquer. Les professeurs d'éducation physique tout comme certains milieux politiques appréciaient.

La critique du livre de Georges Vigarello, *Le cop séducteur* (Delarge 1978, réédition Armand Colin 2001) trouvera place en une. La sociologie et la psychologie seront interrogées. Le professionnalisme mis en cause. « *Le Monde* le seul journal à avoir l'heur de s'être intéressé à ce livre », se souvient Gérard Albouy. Michel Castaing sera le premier à parler d'une compétition de « *footballeuses* », féminisant d'autorité le mot, ce qui n'allait pas sans réactions du côté des correcteurs.

Les sports d'élite y sont alors abordés avec parcimonie, mais non sans talent. Ancien coureur lui-même, Jacques Augendre fournira chaque année, à l'occasion du Tour de France cycliste, un modèle du genre : chaque étape y est traitée en deux feuillets. « *Cela m'a demandé trois fois*

plus le temps que les 20 feui llet que j'ai s'èr apoun un journal du ni di »,
confiera-t-il.

L'impact de la télévision

Cependant, la télévision ne va pas tarder à perturber le jeu. La couleur a fait son apparition et la retransmission en direct des J.O. de Grenoble, en 1968, a grandement modifié la perception du sport pour des milliers de téléspectateurs qui ignoraient jusque-là les beautés sauvages du hockey sur glace. Progressivement, la direction du *Monde* se souciera de retrouver dans son journal les échos de ces grandes compétitions retransmises sur le petit écran. La rubrique sportive y trouvera son compte, la rédaction en chef se résignant à céder deux pages quotidiennes lors de grands événements comme les Jeux Olympiques. Mais, pour rester dans l'esprit du journal, elle ne manquera pas d'adjoindre un grand reporter à l'équipe de journalistes spécialisés. Du sport, oui, mais du journalisme d'abord. Ces grands reporters, Jean Lacouture ou Bruno Dethomas, ne sont pas ignorants de la question. Simplement, ils élargissent le champ de vision.

Et quand à Munich, en 1972, un commando palestinien prendra en otage les athlètes israéliens, la présence de Jean Lacouture, très au fait des questions du Proche-Orient, permettra au *Monde* de bénéficier d'une couverture immédiate et compétente. C'est le même journaliste qui, en 1968 à Mexico, avait pu donner toute sa dimension au geste des athlètes noirs Smith et Carlos levant vers le ciel un poing ganté, geste de solidarité avec leurs frères de couleur.

Ainsi se confirmait une des lignes de force du journal : avant d'être une affaire de spécialistes, le sport, comme toute autre rubrique, est affaire de journalistes. Alain Giraud, qui reprend la direction de la rubrique en 1974, vient du service économique. Le fait qu'il soit ceinture noire de judo ne lui donne pas nécessairement compétence dans les autres disciplines. Mais c'est en journaliste qu'il intervient, redonnant l'avantage au sport de haut niveau et parvenant progressivement à obtenir toujours plus de surface pour sa rubrique. L'un de ses soucis est, en effet, de disposer de cette denrée si rare en rédaction : l'espace. On ira jusqu'à composer des cahiers de 8 pages pour les Jeux Olympiques d'Atlanta de 1996, par exemple. Et la Coupe du monde de football de 1998 sera, elle aussi, amplement servie.

Une équipe étoffée

Du coup, la petite équipe de trois rédacteurs va grossir, jusqu'à tripler en nombre. À l'heure qu'il est, la rubrique (on dit aujourd'hui la section) requiert les services de 9 journalistes. Venu du *Paris en* et connu pour sa compétence, Michel Dalloni dirige aujourd'hui la dite section. Il entend pratiquer une politique de présence sur les gros événements. Fini et bien fini le temps où Jacques Augendre allait seul sur le Tour de France, en pigiste de luxe, pour n'encombrer que de deux tiers de colonnes les pages du journal. Aujourd'hui, *Le Monde* mobilise quatre rédacteurs à même de remplir deux pages quotidiennement. Pour la Coupe du monde de Football de 1998 (qui se déroulait en France, il est vrai), le journal n'a pas hésité à publier un supplément quotidien de 8 à 12 pages, nécessitant la présence de 15 reporters sur le terrain et de 30 rédacteurs à la rédaction. Michel Dalloni confie que cet effort considérable n'a pas suffi à faire décoller les ventes, ni à attirer plus de publicité. Mais il reste convaincu qu'une telle politique permet de redonner son lustre à un sujet, le sport, trop souvent commenté d'un air détaché par ceux-là mêmes que la réalité sportive passionne.

C'est dans cet esprit qu'il s'est fait fort d'imposer une surface quotidienne d'une page la semaine, voire deux le vendredi (pour la présentation des épreuves) et de 4 pages le lundi, jour des résultats des manifestations du week-end. Ajoutons à cela une présence régulière du sport à la une, avec photo couleur au besoin et l'on comprendra qu'il ne reste plus, pour Michel Dalloni, qu'une ambition à satisfaire : obtenir la direction d'un service à part entière.

Un journal complet

Le parent pauvre d'hier voudrait-il devenir le nouveau riche ? Pour le directeur de la rédaction, Edwy Plenel, la question n'est pas là. Service à part entière ou pas, il s'agit avant tout, et ce depuis 1995, de faire sortir *Le Monde* d'une image qui ramenait tout à une vision politique des choses. L'ambition étant de réaliser un journal complet, il convenait de mettre en perspective tout ce qui fait partie de notre quotidien. La nouvelle équipe, regroupée autour de Jean-Marie Colombani, entendait coller à la réalité et sortir d'une hiérarchie socio-culturelle préfabriquée.

Dans cette perspective, le sport trouvait sa place, comme tout autre sujet et avec les mêmes avantages. Pas naïf, non plus, Edwy Plenel savait, accessoirement, qu'une partie non négligeable de ses lecteurs étaient aussi des lecteurs de *L'Équipe*. Pourquoi ne pas les satisfaire ? La presse,

dans le meilleur des cas, reste une marchandise qui s'achète, ce que ne peuvent ignorer ses responsables. La courbe des ventes demeure un bon indicateur des choix éditoriaux. D'autant, affirme le directeur de la rédaction, que *Le Monde* n'abandonne pas pour autant ses qualités premières, à commencer par son esprit d'indépendance.

Devenu univers d'information et non plus « morceau de littérature », ironise Edwy Plenel, le sport est investigué comme tout autre sujet d'actualité. La démonstration en a été faite à l'occasion de la crise du dopage, qui a secoué les milieux cyclistes, ou lors des conflits que connaît le monde footballistique, rappelle Michel Dalloni. Les journalistes restent interchangeable, et tel qui rédige pour les sports ira peut-être demain travailler pour le service étranger. Et inversement. On change de rubrique, pas de métier, selon une tradition bien établie au sein du journal.

Et demain ? Eh bien, demain, les choses ne pourront aller qu'en se confirmant, indique Edwy Plenel. Ce dernier envisage un supplément du week-end qui aurait l'avantage de combler les amateurs de sport et de libérer de la place, à l'intérieur du quotidien, pour toute autre rubrique. Est-ce à dire que *Le Monde* en viendrait à oublier certains de ses principes rédactionnels au profit d'une politique d'abondance ? Au risque d'abandonner la qualité pour la quantité ? Sûrement pas, affirme-t-on au siège du journal. L'augmentation de la pagination accordée au sport résulte du souci de ne consentir aucune impasse.

Ce qui ne veut pas dire que l'on ne se pose pas de questions. La boxe, par exemple, a amené la rédaction à s'interroger sur son mérite à figurer à la une du *Monde*. Refus du directeur de la publication. C'est en effet le seul sport dont la finalité soit d'abattre physiquement son adversaire. Vingt ans auparavant, la question n'avait fait l'objet d'aucun débat. Sous un titre définitif, « *Non à la boxe à peine en danger* », le journal avait formulé son opinion... tout en continuant de rendre compte des grands championnats pugilistiques. Il sacrifiait ainsi à un principe de réalité. Ce principe que défend mordicus Edwy Plenel selon qui le journaliste, de quelque discipline que ce soit, doit rester dans une logique de l'information ■

